

## Études littéraires africaines

**Monceaux (Paul), *Les Africains, I. Les Intellectuels carthaginois. Le génie africain et l'éducation classique. La vie littéraire à Carthage. Présentation, commentaires et indices : Leila Ladjimi Sebaï. Tunis : Éditions Cartaginoiseries, 2009, 168 p. – ISBN 978-9973-704-09-2***

Jacques Elfassi

---

Lubumbashi, épicentre littéraire  
Numéro 27, 2009

URI : [id.erudit.org/iderudit/1034310ar](http://id.erudit.org/iderudit/1034310ar)  
<https://doi.org/10.7202/1034310ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN 0769-4563 (imprimé)  
2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Elfassi, J. (2009). Monceaux (Paul), *Les Africains, I. Les Intellectuels carthaginois. Le génie africain et l'éducation classique. La vie littéraire à Carthage. Présentation, commentaires et indices : Leila Ladjimi Sebaï. Tunis : Éditions Cartaginoiseries, 2009, 168 p., ISBN 978-9973-704-09-2. Études littéraires africaines, (27), 85–86. <https://doi.org/10.7202/1034310ar>*

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-utilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

*Sommerferienheft* (1884) de Wilhelm Raabe, la nouvelle *Der Schimmelreiter* (1888) de Theodor Storm et le roman *Jahrestage* (I, 1970 ; II, 1971 ; III, 1973 ; IV, 1983) d'Uwe Johnson, A. Ahouli trouve de nombreuses traces d'oralité. Celles-ci sont bien évidemment dues à d'autres motivations que celles des auteurs africains : il ne s'agit plus de déconstruire une langue littéraire en l'africanisant. Mettre en scène de l'oralité en l'opposant à une esthétique écrite peut, dans les œuvres germanophones, symboliser une tradition qui – dans la logique des textes – contraste avec un processus de modernisation et aide à illustrer celui-ci. L'étude des textes allemands sous l'angle de l'oralité ainsi que l'analyse des différentes motivations des auteurs s'avèrent ainsi originales et fructueuses.

La comparaison des textes africains et allemands donne aussi la possibilité de réfléchir sur la nature même et sur la pertinence d'une méthode comparatiste. Quelle est la légitimation d'une comparaison de textes issus de deux contextes, de deux époques, et de deux continents tout à fait différents ? Une discussion théorique plus détaillée sur la méthode aurait contribué à plus de cohérence dans ce livre au demeurant intéressant.

■ Thorsten SCHÜLLER

MONCEAUX (PAUL), *LES AFRICAINS, I. LES INTELLECTUELS CARTHAGINOIS. LE GÉNIE AFRICAÏN ET L'ÉDUCATION CLASSIQUE. LA VIE LITTÉRAIRE À CARTHAGE. PRÉSENTATION, COMMENTAIRES ET INDICES* : LEILA LADJIMI SEBAÏ. TUNIS : ÉDITIONS CARTAGINOISERIES, 2009, 168 P. – ISBN 978-9973-704-09-2.

Paul Monceaux (1859-1941) fut un des plus grands historiens et latinistes de son temps. Bien que ce ne soit pas l'objet du présent livre, on rappellera notamment qu'il contribua de manière décisive à la connaissance des écrivains chrétiens d'Afrique, et plus généralement qu'il fit partie de ces pionniers qui montrèrent que le christianisme ancien pouvait être étudié de manière laïque et rigoureuse.

Le présent ouvrage est la réimpression d'un de ses premiers livres, publié à Paris en 1894 : *Les Africains. Étude sur la littérature latine d'Afrique. Les païens*. Pour être précis, ce volume ne comporte pas l'ensemble de l'ouvrage de 1894, mais le premier livre (« Le génie africain et l'éducation classique ») et le dernier chapitre (« La vie littéraire à Carthage »). Autant le dire franchement, cette réédition n'est pas le plus bel hommage qu'on pouvait rendre à P. Monceaux. Ce fut un immense chercheur, mais les pages qu'il a consacrées au « génie africain » ne sont certainement pas les meilleures qu'il ait écrites, et elles ont aujourd'hui beaucoup vieilli.

Ce qui est le plus gênant pour le lecteur actuel, ce ne sont pas des erreurs vénielles comme l'attribution de l'*Epitome de Caesaribus* à Aurélius Victor (p. 85, n. 8) ou la mention de « Victor de Tunis » (p. 117) au lieu de Victor de Tunnuna. Plus grave est la thèse, défendue avec passion par l'auteur, selon laquelle il y aurait eu une spécificité, à la fois linguistique et stylistique, du latin d'Afrique. Cette théorie est aujourd'hui presque unanimement abandonnée, et de fait elle reposait sur des arguments très faibles : il est absurde de

s'imaginer que l'Afrique fut isolée du reste de l'Empire romain, et les prétendus africanismes se rencontrent en fait dans toute la latinité tardive. Il est d'ailleurs curieux que P. Monceaux considère comme africains des auteurs comme Manilius, Florus ou Aulu-Gelle, alors que leur origine africaine est très douteuse ; or, si on repère de prétendus africanismes chez des auteurs qui n'ont rien d'africain, cela remet en cause la notion même d'africanisme.

Cependant, il est probable que les lecteurs non latinistes ne s'arrêteront pas à ces problèmes érudits. Ce qui en revanche a très mal vieilli, ce sont les préjugés de l'auteur, terriblement datés. P. Monceaux vivait à une époque où on croyait aux « races » et au « génie » des peuples. Une époque où on pensait pouvoir décrire un peuple en mettant en valeur certaines de ses caractéristiques physiques : par exemple, le Berbère est « trapu et bien musclé, avec un nez busqué » (p. 43). Une époque où on croyait que les caractéristiques « nationales », y compris dans le domaine de la littérature, étaient déterminées par des réalités aussi immuables que la terre ou le climat : « Le sol africain est donc l'un des facteurs, et non des moindres, de la littérature africaine » (p. 50). C'était aussi l'époque du colonialisme triomphant : comme l'évocation des « nègres à demi nus » (p. 124) a du mal à passer aujourd'hui !

Finalement, le livre de P. Monceaux peut être lu, avec cent quinze ans de recul, comme un témoignage sur un moment de la pensée européenne. Ce n'est pas insulter la mémoire de ce grand savant que de dire qu'il a été influencé par les préjugés de son époque ; du reste, personne ne peut prétendre y échapper. Mais on ne peut s'empêcher alors de se poser la question : pourquoi réimprimer un tel livre aujourd'hui ? Et pourquoi à Tunis ? L'éloge enthousiaste de Carthage à la fin du livre flatterait-il l'orgueil des Tunisiens d'aujourd'hui ? L'idée, chère à P. Monceaux, de « génie africain » rencontrerait-elle encore un écho de l'autre côté de la Méditerranée ?

■ Jacques ELFASSI

GAUVIN (LISE), *ÉCRIRE POUR QUI ? L'ÉCRIVAIN FRANCOPHONE ET SES PUBLICS*. PARIS : KARTHALA, COLL. LETTRES DU SUD, 2008, 174 p. – ISBN 978-2-84586-936-3.

À travers une analyse du texte, du paratexte et du péri-texte d'œuvres francophones, l'ouvrage développe la problématique de l'influence du contexte sur la réception des œuvres francophones, mais dès lors aussi sur leur écriture et leur mode d'édition.

La première partie, « Frontières de langues et frontières de récits », fait la part belle à l'étude du paratexte. Chez Y. Beauchemin, la note documentaire répond à la volonté de s'adresser à un lectorat plus étendu et diversifié à la fois culturellement et géographiquement ; elle permet donc à l'auteur de continuer à écrire selon ses propres usages, et notamment avec son lexique, sans devoir les travestir. Quand, en outre, la langue devient un « sujet de réflexion, de fantôme, voire de fiction » (p. 32), l'auteur met son texte en scène ; c'est ce processus qui est à l'œuvre chez R. Ducharme, dont le texte,